

## L'encrier magique

Présentation de Claire Gagnon

Emerson, Hawthorne, Alcott, Thoreau, ils me font face, les célèbres penseurs américains. Dans une salle du Concord Museum, on a dédié à chacun un panneau commémoratif avec une photo de l'auteur et une phrase où il affiche son credo. Parmi eux, une femme. L'air doux, romantique, menton volontaire, c'est Louisa May Alcott. Le regard laisse une impression de force tranquille. J'ai le vague sentiment de l'avoir déjà connue.

Je suis frappée dès les premiers mots par la détermination, la fermeté du propos de Louisa May Alcott : « Je crois que je dois m'affirmer, me prouver à moi-même que je suis digne de confiance. Je compte pour cela sur un juste sentiment d'indépendance. Je sais toutefois que la liberté dont je jouis ne rend pas la vie facile. Alors, comme je ne puis travailler de mes mains, je ferai de ma tête, de mes idées, mon fer de lance. Je saurai tracer mon chemin dans ce monde dur et troublé. » Ce texte date du 29 novembre 1856. Louisa a vingt-quatre ans. Il me semble entendre sa voix, toute proche. Je lis et relis la citation. Je note scrupuleusement, en pesant chaque mot, la leçon de vie.

Louisa est le fruit d'une éducation libérale dispensée par des figures parentales très fortes. Sa mère, Abby May, en plus de jouer au foyer son rôle de mère aimante, est engagée sur le plan social. Elle se joint au mouvement des suffragettes, fait du porte-à-porte pour inciter les femmes à voter. Elle défend le sort des pauvres. Elle sera d'ailleurs l'une des premières travailleuses sociales de l'État du Massachusetts. Au côté de son mari, elle combat l'esclavagisme. Louisa rend à sa mère ce témoignage éloquent : « Elle avance toujours dans la voie du devoir et de la charité. »

Le père de Louisa, Bronson Alcott, est un pionnier dans le monde de l'éducation. Il respecte le cheminement de chacun de ses enfants, pourvu qu'il conduise à l'épanouissement personnel. Il croit au pouvoir de l'imagination et à la supériorité de l'intuition sur la raison. Position révolutionnaire au premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle! Il

raconte des histoires aux petits, les incite à écrire leur journal – Louisa le fait déjà à sept ans – et leur permet de dessiner... sur les murs. Il favorise les arts, la musique. Il construit de ses mains le pupitre où Louisa s'installe pour écrire. Une formation complète inclut le physique, soutient-il. Il propose la marche, exercice qui réunit corps et esprit.

Idéaliste, Bronson Alcott veut changer le monde. Pour y arriver, il agit. Il élargit sa zone d'influence en fondant des écoles. L'enfant y est amené à respecter la nature et à réfléchir sur le monde. L'analyse de soi est un principe de base. Il veut mettre à profit les expériences personnelles des jeunes. Il les amène à discuter. Il fonde même une commune dont les adeptes font l'expérience de la vie sur une ferme, en communion étroite avec la nature. Ses idées, ses méthodes font peur et sont rejetées; ses projets échouent. Il est qualifié d'utopiste et d'excentrique. Avec le recul, on salue son génie novateur. On reconnaît le courage du philosophe transcendantaliste qui a défendu la liberté d'être, de penser et d'agir. Le bagage culturel de Louisa serait incomplet sans les conseils d'Emerson ou de Hawthorne, sans les conversations avec Thoreau lors des promenades à Walden Pond.

Nourrie de la parole des poètes et des philosophes, Louisa s'affranchit très tôt. Adolescente, elle tient à gagner sa vie pour aider sa famille financièrement. Elle est gouvernante, liseuse pour un vieux monsieur, blanchisseuse. Toutes ces activités ne l'empêchent pas d'écrire. Elle publie contes et poèmes pour des magazines; elle rédige à seize ans *Flower Fables*, un recueil de contes de fées. De son expérience comme infirmière lors de la Guerre de Sécession naît *Hospital Sketches*, dont on apprécie le style original. L'écrivaine met aussi en scène des marginaux dans ses romans noirs. Ces histoires de cruauté et de vengeance ont pour thème la lutte des femmes contre la domination des hommes. Puis, à la demande de son éditeur, elle écrit son célèbre roman à saveur autobiographique *Little Women*. Le succès est immédiat. Elle devient célèbre. Elle acquiert une renommée internationale et met sa famille à l'abri des soucis financiers.

Soudain, l'étincelle : son visage me revient! C'est elle, Louisa May Alcott, *Les quatre filles du docteur March*, le roman à traduire en secondaire 111, il y a quelques... décennies. Pendant que la religieuse explique au tableau un problème d'algèbre, je m'introduis sans bruit dans la maison des March. C'est calme. Le docteur est parti à la guerre et madame porte assistance aux pauvres. Meg et Amy travaillent à l'aiguille, Beth est au piano. Et Joséphine? Où est l'intrépide Jo?

Jo, c'est la fanfaronne qui rêve d'un « encrier magique »<sup>1</sup>. Ne la cherchons pas. Elle se cache pour écrire. Elle est dans le grenier ou perchée dans un arbre. À l'instar de Louisa, elle compose des pièces de théâtre qu'elle joue avec ses sœurs. L'héroïne est la porte-parole de Louisa May. Même cran, même énergie. Elles véhiculent des valeurs communes : soif d'autonomie, amour et respect de la nature, engagement dans la communauté. Jo transmet les messages de la romancière. Sur le plan professionnel, elle tient à sa carrière. Elle s'affirme devant Laurie qui lui offre une vie facile : « Je suis heureuse comme je suis, j'aime bien trop ma liberté pour la sacrifier à un quelconque mortel. »<sup>2</sup> Jo est chargée de mission par ses éducateurs. Parmi tous ses gestes audacieux, elle fonde pour les garçons pauvres une école « heureuse et hospitalière comme une famille. »<sup>3</sup> Celle dont rêvaient Abby et Bronson. Louisa et Jo, l'équation. Aller vers l'une, c'est rencontrer l'autre.

Louisa May Alcott est le point de convergence des enseignements des grands maîtres. Ils lui ont prêché le respect de la personne humaine dans son intégrité. Là-dessus, pas de compromis. Quitte à se mesurer aux obstacles; quitte à essayer des revers. Un jour, sous les conseils du sage Monsieur Bhaer, Jo brûle ses lucratives histoires à sensation. Elle déclare alors avec impulsivité : « Je regrette presque d'avoir une conscience, c'est très inconfortable. »<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Louisa May Alcott, *Les quatre filles du docteur March*, Paris, Éditions Rouge et Or, 2005, p. 102

<sup>2</sup> Louisa May Alcott, *Les filles du docteur March se marient*, Casterman, 1993, p. 130

<sup>3</sup> Ibid., p. 242

<sup>4</sup> Ibid., p. 122